

E. Houdouin, A. Desvins-Lanasse

RECHERCHES D'ARCHÉOLOGIE MUSULMANE

TIHERT-TAGDEMT

(Aouï-Septembre 1941)

Les conditions dans lesquelles naquit la ville de Tihert (1) nous sont suffisamment connues (2). En 761 (144 hég.) 'Abd er-Rahmân ben Roïsem, ayant dû quitter Kaïrouan où, depuis trois ans, il maintenait un gouvernement kharijite de secte ibâdite, était venu chercher refuge en Maghreb central, dans une région où la doctrine hétérodoxe qu'il représentait comptait sans doute de nombreux adeptes, la grosse masse des Berbères Zenâta (?). Sans s'arrêter à la vieille place forte de Tihert (l'actuelle Tihert), il alla se fixer huit kilomètres plus loin; il y fonda Tihert la Neuve et en fit la capitale d'un Etat qui devait subsister jusqu'en 909 (506 hég.).

Ce fut un royaume idéal. La vie des imâms Rostamides prend fréquemment, chez un auteur ibâdite tel qu'Abou Zakariya, voire chez un chroniqueur étranger à la secte comme Ibn Caghtî (?), l'allure d'une légende dorée, et leur ville nous apparaît comme la Cité de Dieu. Ces souverains de noble origine persane font fleurir en pays berbère l'austérité la plus éblouissante en même temps que la science religieuse la plus étendue et la plus scrupuleuse dévotion. Jamais on ne vit

(1) On trouve aussi Tihert, Tihert, qui a d'ailleurs donné le nom moderne de Tihert, nous semble plus conforme à la prononciation (1915), pp. 146-147; Ibn Khaldoun, *Beyroun*, t. de Sines, I, 171-175, et nos articles Rostamides et Tihert, dans *l'Encyclopédie de l'Islam*.

(2) Chronique d'Abou Zakariya, *Kitaûb al-Sira wa-ahbar al-'Imam*, Ibn Caghtî, *Cherchoune*... sur les Imâms Rostamides de Tihert, t. 1, Alger, 1906, III^e section. Voir aussi al-Banawâdî, *Kitaûb al-Joumâ'iy*, la *Chîrâ* 1009; al-Chanqalâhî, *Kitaûb al-Riqân*, t. 1, Casablanca, 1807.

souverains plus pieux, plus soucieux de leurs devoirs et de mœurs plus simples. On nous montre 'Abd er-Rahmân, le fondateur de la dynastie, monté sur une échelle pour réparer lui-même la terrasse de sa maison. Dans la pièce où il se tenait assis sur une natte recouverte d'une peau, il n'y avait que le cousin sur lequel il reposait sa tête pour dormir, son sabre et sa lance, et, dans une autre partie de la demeure, son cheval était attaché (?). Du cinquième de la lignée, Abou 'I-Yaqdân, on vante de même l'ascétisme et l'équité. Il s'asseyait en dehors de la porte de la mosquée pour donner audience à quiconque avait une plainte à lui adresser (?). Quant à 'Ya'qûb ben Afîh, le septième imâm, il ne touchait jamais une pièce de monnaie de ses mains et l'on nous cite de lui des exemples vraiment surprenants de frugalité et d'abstinence (?).

Tels on a voulu nous les faire voir, et tels on peu s'en faut nous admettons qu'ils furent. A part une exception, Abou Bakr ben Afîh, qui fait un peu scandale dans cette galerie de puritains impeccables, car il s'abandonnait parfois à ses passions et cultivait la poésie, les maîtres de ce royaume théocratique semblent s'absorber dans leurs devoirs religieux et mener la vie la plus austère, la plus étrangère à ce monde périsable. Et cependant ce monde les entoure; Tihert n'est pas bâtie dans les ruines. C'est un centre urbain qui s'est normalement développé au cœur du pays berbère, sur le site volontiers choisi par le premier imâm.

Les raisons de ce choix n'apparaissent pas dès l'abord avec évidence. Nous avons supposé que le Khérifisme était encore très vivace dans la région. La doctrine, qui s'était répandue, au cours du VIII^e siècle, à travers toute la Berbérie et avait été sur le point de devenir la forme exclusive et durable de l'Islâm nord-africain, s'était partiellement résorbée sous la contrainte des répressions arabes et l'influence de la propagande orthodoxe. Au IX^e siècle elle subsistait en des foyers plus ou moins distincts les uns des autres. Un des plus étendus et les plus compacts de ces foyers devait occuper, à l'Ouest de

(3) Chronique d'Ibn Caghtî, loc. cit., p. 66.
(4) Ibn Caghtî, pp. 107-108.
(5) Ibn Caghtî, p. 100.



l'Ouarsenis, les confins du Tell et des hautes plaines d'Oran. La ville nouvelle pouvait espérer hériter du rayonnement que la Tiemoen des Beni Iren exerça quelques années plus tôt sur les Khârifites de Berbérie. Elle jouira en fait d'un prestige religieux que Tiemoen n'avait jamais connu et qui dépassera largement les limites du pays berbère. Sa situation devait également lui assurer une remarquable prospérité économique. De nombreuses ruines attestent que cette prospérité avait précédé, dans la campagne d'alentour, l'introduction de l'islam. Thibert la Neure pouvait à cet égard profiter des mêmes avantages que Thibert l'ancienne, qui comptait, au moment Magirib central, capitale probable « d'une dynastie indigène, allée ou vassale des Byzantins » (9).

Toutefois si les traditions religieuses comme les possibilités de développement économique justifient le choix de la région, rien n'est nettement ce qui détourna 'Abd ar-Rah- la veille encore, en fait le centre, où la vie était assurée, et dont la position stratégique, au débouché du Col de Guercourt, et dominant la plaine immense, nous apparaît comme préférable à celle de la cité des Rostemides (10). L'ambition d'action, soulignée par une fondation personnelle, l'inten-bahé-bercane en face de Kairouan, la ville sainte des Arabes, le besoin quasi-rituel qu'éprouve une dynastie naissante d'affirmer son existence par la fondation d'une capitale, et l'ambition de Thibert. Nous sommes tentés de croire que ce choix fut déterminé par une préoccupation d'ordre plus pratique, plus conforme au souci normal des urbanistes et en particulier des musulmans faiseurs de villes : le désir de se rapprocher de l'eau et d'en pourvoir les citadins. On connaît ces pages brillantes qu'Émile Gautier a écrites

(9) Gaull, *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille 39, n° 14. (10) L'Émir Abd ar-Rahder devait adopter le site des Rostemides. Nous sommes tentés par le site antique.

sur la fondation de Fes (11). « L'eau de Fes, c'est tout Fes ». Le besoin d'abreuver une population qu'il souhaitait nombreuse, poussé le fondateur — nous savons maintenant que ce fut Idris I^{er} (12) — à transporter sa capitale de Volubilis, ville romaine, alimentée par des sources éloignées dont l'eau devait être amenée par des aqueducs, à Fes, cité conçue à l'orientale, qui sera traversée par une rivière divisée en une multitude de canaux. Sans doute y a-t-il lieu de faire quelques réserves quant à l'insuccès des États musulmans à construire et à entretenir des aqueducs, et de même quant à l'impuissance des mahalla bédouines à s'emparer d'une ville comme Fes. Mais c'est avec une remarquable sagacité que le géographe a mis en relief l'importance de la rivière pérenne qui fera le choix du nouveau site urbain. Cette rivière pérenne, qui a maintenu en leur lieu les agglomérations antiques de Damas (13) comme de Cordoue, faisait défaut à Volubilis, d'où le transfert de la capitale au IX^e siècle. Elle faisait également défaut à Za'bi, la ville romaine et byzantine du Hodna, d'où, au X^e siècle, le transfert du centre à Mella, distante de quatre kilomètres, que traversait l'oued Kaob (14). Il en va de même pour Thibert. Thibert la Neure, la ville forte de l'époque byzantine ne possédait point ce précieux cours d'eau. La ville n'engendra qu'un oued minuscule et temporaire. « La ville manque d'eau potable », écrivait en 1912 l'auteur d'une nulle monographie de la région (15). L'irrigation des cultures maraîchères y est précaire et indigente, et c'est de Tadmert, Thibert la Neure, que lui viennent les légumes et les fruits. La présence des rivières aux abords de la ville rostemide est au contraire le trait qui a le plus frappé le géographe El-Bédri (16).

(10) E. P. Gautier, *Le passé de l'Afrique du Nord (Les siècles obscurs)*, pp. 810-813.

(11) Voir Lévi-Provençal, *La fondation de Fes (Anasars de l'histoire d'Espagne orientale)*, Alger, 1939, pp. 23 ss.

(12) Sur Damas et la Barada, voir I. Sauvaget, *Égypte et Syrie historiques de la ville de Damas (Revue des Études islamiques)*, 1936, p. 100.

(13) Voir P. Masle, *Al-Bala du X^e au XV^e siècle (Un siècle de la Société Historique de la Région de Sétif)*, 1941, p. 189.

(14) H. Barthelemy, *Monographie de la région de Tadmert (Gautier de la Société de Géographie d'Alger)*, 1912, t. XVII, p. 207.

(15) El-Bédri, *Description de l'Afrique septentrionale*, 64, 1914, pp. 66-67 ; trad. de Stern, 1913, p. 188.

une étendue Nord-Sud de 7 à 800 mètres⁽²¹⁾. La route, qui suit une dépression assez large, semble coïncider avec l'axe principal de la ville. On peut imaginer qu'elle marque le tracé d'une artère allant de porte à porte. L'une de ces portes, qui permettrait de se rendre vers La Mina, pouvant être la porte des Moulins (*Bab el-Mouddjib*) percée vers l'Ouest, et l'autre *Bab es-Caba*, la Porte du Vent d'Est⁽²²⁾. Quant aux deux autres portes dont El-Bekri nous donne les noms, elles se placeraient avec quelque vraisemblance : *Bab el-Andalous*, la

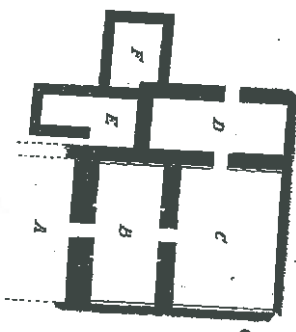


Fig. 2. — Réservoirs.

Porte d'Espagne, sur la face Nord et, sur la face opposée, *Bab el-Mandzil*, la Porte des Hôteliers, fréquentées par les caravanes venant du Sud.

La dépression médiane est jalonnée, de part et d'autre de la route, par les ruines importantes de travaux hydrauliques : réservoirs, fontaines publiques, qui se trouvent naturellement localisés dans cette partie basse de la ville et que l'on présume placés le long d'une voie principale.

(21) Léon l'Africain (XV^e siècle) dit que Tégéant « content en son dixième l'espace de dix milles, comme l'on peut encore juger par les fondements des murailles qui apparaissent tout autour ». Ed. Schaefer, III, p. 60.

(22) El-Bekri, éd. p. 86, tr. p. 138. Ibn Qahtib, p. 64, tr. p. 120, donne à la porte de l'Est le nom de *Bab Charq*.

Nous décrivons sommairement le plus important de ces ouvrages dans son état actuel (Fig. 2). Il s'élève sur la bordure Sud de la route et est ombragé par un bouquet de térébinthes.

Il comporte trois bassins principaux (B C D), trois chambres d'eau rectangulaires colligées, aux murs de moellons et mortier très solides et recouvertes d'un enduit épaissi. Deux d'entre elles (B C), de largeur égale (7 m. 74) et se faisant suite, étaient précédées d'une chambre supérieure (A) maintenant détruite. Des ouvertures qui menaient au moins à 2 m. 50 de haut et seulement 80 cm. de large permettaient à l'eau de pénétrer du bassin disparu A dans le bassin B, puis dans le bassin C et de là par une ouverture latérale dans le bassin D, voire dans un autre bassin ou dans un réservoir, dont rien d'apparent ne subsiste.

L'intérieur du bassin B présente des détails notables : deux banquettes de 18 cm. de saillie suivent le bas des murs latéraux Est et Ouest ; quant aux murs Nord et Sud, ils sont creusés chacun de deux rainures verticales de part et d'autre des ouvertures⁽²³⁾. Ces quatre rainures se faisaient face deux à deux ; elles devaient servir de glissières à deux vannes que l'on manœuvrait de la voûte couvrant le bassin. Ce dispositif permettait, en réduisant le chemin de l'eau, maintenant le niveau dans le réservoir durant les périodes de sécheresse, peut-être aussi permettre le curage de la chambre B, qui jouait sans doute le rôle de bassin de décanation.

Deux autres bassins plus petits, qui datent peut-être de remaniements postérieurs, sont accolés à l'angle Nord-Ouest des grands bassins. L'un d'eux est obstrué par une voûte ou une cloison, qui s'est renversée en un seul bloc.

Au Nord et au Sud de la dépression médiane occupée par la route, le terrain s'élève et il atteint deux petits plateaux, qui peuvent être considérés comme faisant partie des contreforts du Djebel Guezoul et sont allongés parallèlement dans le sens Est-Nord-Est, Ouest-Sud-Ouest, celui du Nord, le plus élevé et le plus étendu, a une altitude de 89a mètres ; celui du Sud, de dimensions plus modestes, porte la cote 880.

(23) L'ouverture qui faisait communiquer B et C a été bouchée, la quantité d'eau étant probablement devenue insuffisante pour remplir les bassins supérieurs.

fort sans un espace carré et dépourvu de végétation, où il dédaignait de s'établir. Les Berbères se dirent entre eux : « Il vint de se loger sur un *tagdirt* ». Ainsi appelle-t-on en langue berbère le tambour de basque carré désigné en arabe sous le nom de *doff*.

Quelle valeur convient-il d'attribuer à cette tradition ? La question mérite qu'on lui consacre au moins une parenthèse. Il est exact que *tagdirt* ou *tagdirt* figure dans nos dictionnaires berbères traduits par tambourin carré et équivalent de l'arabe *doff*. Cependant le mot, employé en ce sens dans certaines régions, est connu ailleurs comme forme féminine de *doff* dérivée de l'arabe *gadda* : vieux, ancien, *Tagdirt* serait « l'ancienne » ; et l'on pense à un établissement antérieur précédant la fondation rostenime, dont le souvenir n'aurait pas été complètement perdu. Il est à remarquer que ce souvenir, qui n'a pas trouvé d'écho dans El-Bekri, semble pour le XVII^e siècle, Léon l'Africain écrit : « Cette cite (do *Tagdirt*) fut anciennement appelée selon aucuns par les Romains et fut ainsi appelée par les Africains, à cause que ce vocable signifie ancienne » (?). Au XIX^e siècle, Léon Hocher, qui visita la ville romaine (?), en 1840, Baudens signalait les restes d'une maison antique (?) et l'on nous a parlé de pierres de grand appareil trouvées sur le versant du plateau Nord. L'existence d'une véritable cite antique, du moins d'une installation agricole, d'une villa et de ses dépendances, paraît fort admissible. Ainsi Thiart, que l'on nous dit avoir été bâtie comme Kairouan ou comme Fès sur un terrain encombré de bois et infesté de bêtes sauvages, aurait succédé, de même récents l'ont suggéré (?) à un établissement antique de même nature.

(83) Léon l'Africain, éd. Sarrasin, III, p. 86.

(84) Baudens dans le Musée des sciences, VII, 1840-1, p. 314, cite par Chell Atlas archéologique, feuille 83, n° 13.

(85) Chell Atlas archéologique, feuille 83, n° 13. Et l'établissement observé qui fut précédé par la ville d'Alger, voir l'Atlas-Provençal dans les Annuaire de l'Institut d'Etudes orientales, 1938, pp. 66 et 67.

dicte importance, mais qui mettait déjà à profit les ressources du sol.

L'anecdote rapportée par El-Bekri serait un thème de folklore et rien de plus, une explication secondaire ingénieuse mais sans valeur d'un nom dont on n'admettait plus le sens vulgaire (?).

Poursuivant la lecture d'El-Bekri, nous voyons que, le rendredi suivant, 'Abd er-Rahmân ben Rostem préside à la prière publique. Quand la cérémonie fut terminée, on entendit des gens pousser de grands cris. Ils venaient vu un lion surgir dans la clairière. L'animal fut pris vivant, emporté et immolé au lieu où l'on se disposait à bâtir la mosquée. Et l'œuvre, inaugurée par ce très caractéristique et quasi-rituel sacrifice de construction, est menée à bien par les compagnons du réfugié. Ils allèrent couper des poutres dans la forêt d'Alentour. Cette mosquée (*masjid*), qui, ajoute El-Bekri, existe encore aujourd'hui (XI^e siècle) est composée de quatre nefs et sert de grande mosquée (*jidiri*).

Ce premier sanctuaire de Thiart, construit comme la Grande Mosquée de Kairouan par le fondateur de la cite, jouera un rôle important dans la vie publique des indigènes qui ne peut nous surprendre. C'est là que ces chads religieux entrent de préférence en contact avec leurs aïeux. 'Abd er-Rahmân ben Rostem, nous apprend Ibn Gaghîr, siègeait dans sa mosquée pour écouter les veuves et les parvires gens (?). Ces successeurs conserveront cette coutume et, au particulier, 'Abd 'l-Yaqdân, qu'Ibn Gaghîr a connu. Il nous le montre se rendant à cheval « dans la plus haute mosquée

(87) Pour être y a-t-il lieu de noter que le même nom de *tagdirt* est attribué à plusieurs autres localités de l'Algérie. Il est écrit par exemple dans l'Atlas archéologique de Sarrasin (Géol. Algérie, Atlas archéologique, feuille 6, Fort-National, n° 23), que n'importe où Nord-ouest algérienne, et nous le trouvons d'autre part au Nord-Est de Palestro (Géol. Atlas archéologique, feuille 6, page n° 80 Addition), où Vignard a signalé « une fortresse sur un plateau de rochers entre deux ravins, le mur descendant entouré les deux côtés du plateau ». Il semble que la cite doive ici son nom à la fois à l'aspect d'une ruine et à un trait de la topographie, un terrain abrupt propre à assurer une fortresse. Le rapprochement avec Thiart s'impose à l'esprit.

(88) Ibn Gaghîr, texte p. 10, tr. p. 68. Voir aussi *ibid.*, p. 24, tr. p. 88, un nouveau cas désigné par les divers relevés à la topographie et les hommages de ses perches.

de la ville » pour y tenir séance (23). Cette mosquée (masjid) est bien la Grande Mosquée. Abou 'l-Yaqdhan donne au lieu l'extrémité, près du mur de l'édifice contigu à la porte de l'Ouest; ou bien il prend place à l'intérieur. Il s'assessait sur un coussin de cuir, en face de la porte du Nord. Il avait auprès une colonne au pied de laquelle il prenait place et qui était désignée par son nom.

Au cas où l'on doute de cette mosquée vénérable située dans la partie la plus haute de la ville est la fondation d'Ibn Koutayba. Le sol a été trop remanié pour que nous espérons en retrouver les ruines. Cependant la description d'El-Bekri, quelque confuse qu'elle soit, permet de s'en faire une idée. Elle est qu'il y avait quatre nefs (baid), nous dit-il. Ce nombre pair nous indique qu'il s'agit non de nefs perpendiculaires au mur de la gible et dont l'une occuperait l'axe, comme dans une basilique, relevant à ce mur. La mosquée de Thiert ne procédait donc ni de la Mosquée de Kairouan, ni de la Mosquée de Cordoue. Elle s'apparentait plutôt au groupe des premiers oratoires de l'Est, la Mosquée des Chorfa, les Mosquées primitives des Andalous et des Kairouanais (24); elle se rattachait au type Damas ou de Médine. Nous savons d'autre part que les nefs étaient bordées, non par des piliers, comme celle de Fes, mais par des colonnes (sabt) (25). Les bois pris dans la forêt avaient pu fournir ces supports, mais il est plus vraisemblable qu'ils servaient de pontelles soutenant les toits ou les terrasses, comme la suite nous permettra de le supposer.

Lorsque 'Abd er-Rahman ben Roaslan eut satisfait au rite en immolant le bœuf qui était intervenu si à propos, la prière était terminée et devant achevée. Il en tira ce présage inquiétant: « Voici une ville où le sang ne cessera de couler et où l'on fera toujours la guerre ». L'oracle rapporté par El-Bekri n'est autre que la prophétie de l'ange Gabriel, en dépit de son allure légendaire. Mais les historiens semblent mettre l'accent sur le caractère grec.

(23) Ibn Qutaiba, p. 44, tr. pp. 107-108.

(24) 'Abd er-Rahman, tr. pp. 227-228. G. Margolis, *Manuel d'art musulman*, p. 102.

(25) Ibn Qutaiba, p. 44, tr. p. 102.

rier de Thiert et de ses maîtres. Déjà un récit éblouissant nous a montré le fondateur recevant des étrangers dans sa chambre où il ne vivait que le coussin qui lui servait d'oreiller, sa lance et son sabre, singuliers accessoires pour un chef religieux. Sa capitale reçoit le nom de *Mo'askar 'Abd er-Rahman*, le camp de 'Abd er-Rahman, sous lequel Thiert sera appelée comme au temps d'El-Bekri (26). Cette ville, que nous nous imaginons perpétuellement bouledansée, nous offre des occasions et des leçons de théologie, à révéler comme une place forte, du tumulte des troupes en armes.

Elle fut effectivement une place forte. Bientôt que la plus grande partie de ses remparts eurent disparu, il en resta assez pour nous donner une idée de son aspect militaire. Au reste ces ouvrages défensifs eurent rarement l'occasion de la protéger contre les ennemis extérieurs. L'histoire des conflits qui opposèrent Thiert aux États voisins se réduit à peu de chose. Les guerres qui la secoururent si souvent pendant ses cent trente années d'existence furent des guerres civiles. Les premières affectèrent nettement le caractère schismatique. Dans un royaume théocratique, dont toute l'organisation reposait sur des principes religieux, la résistance à l'autorité prenait naturellement la gravité d'une rupture avec les principes de la secte. Le règne de 'Abd er-Rahman n'avait vu que des disciples et concorde, mais, dès le règne de son fils 'Abd el-Wahhab, les dissidences éclatèrent et elles amenèrent le schisme des Maktariés. Aïah, fils de 'Abd el-Wahhab, sans faire respecter son autorité, mais 'Abd Bakr fils d'Aïah, se peut résister aux partis d'opposition et doit quitter Thiert, évadé par son frère 'Abou 'l-Yaqdhan. Sept années de l'absence furent nécessaires à ce dernier pour s'emparer du pouvoir et la ville en sort épuisée. Les troubles renouèrent sous 'Abou 'l-Yaqdhan fils d'Abou 'l-Yaqdhan; lui aussi doit sortir de sa capitale et y rentrer les armes à la main. Il est remplacé par 'Abou 'l-Yaqdhan ben Aïah, qui trompe grâce à une faulx janséniste nés qui, à son tour, sera chassé et devra céder la place à 'Abd el-Hakim, restauré sur le trône des Imams.

(26) Sous 'Abd el-Wahhab, les partisans de l'Imam sont appelés *mo'askariya* — gens du camp (Ibn Qutaiba, p. 27). Depuis lors, dans l'art, on les désigne par *mo'askariya*, p. 58. 'Ibn 'Iyad, *As-siyar*, p. 102.

Il va sans dire qu'il n'est guère de parti qui ne se prévale des nobles religieux les plus louables. Cependant, de l'écologie, avec les principes dont les Imâms sont théoriquement les gardiens. Les crises, les révolutions de Thert ne sont en fait que des conflits entre les groupes hétérogènes qui vivent à l'intérieur ou aux alentours de la cité. Le plus fréquemment, on peut même dire le plus permanent de ces conflits oppose les gens de la ville aux tribus berbères qui en fréquentent périodiquement les abords et en assurent le ravitaillement. Thert subsiste grâce aux nomades, mais les nomades se rendent à sa vie et apportent leur appoint aux factions qui la divisent⁽⁴⁷⁾. Ces factions, dont les unes s'affirment comme les soutiens loyaux du gouvernement roslémite, et dont les autres nourrissent le secret espoir de le jeter bas, se différencient entre elles par leur origine. La population de Thert restera, jusqu'à la chute de ses maîtres, un agrégat sans cohésion d'éléments ethniques dont beaucoup n'ont pas d'illusions anciennes avec le pays. Aux Zanâta et Ganââ qui sont ici chez eux, d'autres tribus fidèles au Kharjisme se orientales, tels les Mozâta, Matmâta, Zowâgha, Nâfâsa. Ces derniers constituaient la force militaire la plus solide du royaume; occupant les principales fonctions publiques, ils comptèrent parmi les agents les plus fidèles des Roslémides. À côté de ces Kharjites convains, d'autres sont étrangers important de Berbères restés chrétiens. Thert contient un groupe religieux. Nous avons déjà signalé les immigrations répétées de cette cité qu'on nomme *Yirig du Maghréb*. Non moins nombreux de leur origine sont les Arabes, la plupart, semble-t-il, ils se sont rendus indésirables. Ne pouvant compter sur les profits du commerce ou le revenu de la terre, ils trouvent des subsides indispensables chez des gens riches, tel Khâlat,

(47) Sur la vie des nomades, voir Ibn Qayân, pp. 74-85.

cet ancien affranchi des Emirs Aghlabides de Kairouan, qui viennent volontiers en aide aux nobles réfugiés sans ressources.

A vrai dire, il est normal que les villes insubmerses créées en Berbérie soient peuplées de groupes différents quant à leur origine, arbitrairement réunis pour remplir les vides comme ils le furent spontanément dans Thert. Mais, avec le temps, le souvenir de la patrie abandonnée s'oblitére, les rapports entre voisins s'établissent, les unions se soudent, l'unité se fait. Thert a vécu trop peu, elle était, surtout au temps des Roslémides, de fondation trop récente pour qu'un tel mariage fût réalisé. Le plan même de la ville devrait refléter ce manque de cohésion. Les textes nous parlent de mosquées et des souqs des Persans, et de l'un de ces souqs où le chef de la police s'abstenait de pénétrer par déférence pour l'homme considérable qui l'avait fait construire. Thert apparaît comme une juxtaposition de quartiers, où les gens de même origine vivent entre eux, disposent, pour leur usage, des organes nécessaires à la vie publique et où l'intrusion des voisins peut toujours provoquer des bagarres⁽⁴⁸⁾. Au-dessus de cette marquetorte, les Indus règnent, en s'appuyant sur les éléments qui par tradition sont réputés royaux, les Nefâsa, les Persans, en ménageant les autres, les Arabes et certains des Berbères nomades. La collusion des groupes est un danger; leur dévotion sauvegarde l'équilibre et facilite la tâche du pouvoir. Mais il faut se préoccuper contre les coqs de force. Les Imâms seront parfois saisis dans leur ville et nous le savons, obligés de chercher au dehors un asile plus sûr. Ainsi se vérifie la prédiction de 'Abd er-Rahmân ben Roem; ainsi se justifie l'appareil guerrier de Thert. L'Imâm doit pouvoir à sa sécurité, posséder dans sa capitale une demeure fortifiée où il peut abriter ses fidèles, loger ses gardes, ammagasiner des provisions et des armes. Telle fut, sans erreur, la destination du vaste ensemble de constructions entourant le plateau du Sud, que nous avons fouillé et que nous sommes tentés d'identifier avec la *Qa'ba nûs'ya'dima* « La Cité

(48) Sur les luttes de quartier et quartiers, voir le récit des Roem sous le règne d'Abou Bâker. Ibn Qayân, p. 99.

parfois l'interprétation du plan difficile. Ces remarques nous sommes pas destinés à l'importance. Nous n'avons pu être sans valeur documentaire et qu'il fût inutile de publier le résultat de nos fouilles et les enseignements qu'on en peut tirer.

**

Deux enceintes juxtaposées encerrent une surface de près de 100 mètres de long sur 33 m. 65 de large. L'enceinte Nord-Est par un enclos bien moins vaste, mesurant environ 50 mètres de l'Est à l'Ouest et dont les murs, moins soignés, dominent l'impression d'une construction postérieure et plus contentant de délimiter l'entrée unique qui y donnait accès sur la face orientale. Il se peut qu'aux trois murs Sud-Est, Nord-Est et Nord-Ouest, des logements aient été intérieurement accolés. Cet espace fermé pouvait protéger les abords de la gacha, constituer une première barrière opposée à l'assaut et, en même temps donner asile à des troupes de partisans voire à des clans menacés, comme les lices de nos châteaux forts (*).

La gacha proprement dite couronne l'éperon qui termine le plateau vers le Sud-Ouest, domine le terrain en pente où s'étalait la ville. Les murs suivent la corniche de cet éperon ou même ils la débordent légèrement pour permettre sur le pourtour, l'aménagement pour permettre, c'est-à-dire à un niveau inférieur au plan général du plateau, l'enceinte mesure 65 mètres du Nord-Est au Sud-Ouest et 35 m. 85 du Sud-Est au Nord-Ouest (*). Une seule entrée, perçue comme celle de la première enceinte sur la face Nord-Est, permet d'y pénétrer. Le mur où s'ouvre cette porte et le mur

(48) On encore servir de ce qu'on nomme un *manohou*, ou *manohou* où le souverain reçoit l'hommage des tribus.
 (49) Les *Manohous*, *Manohou*, 1880, p. 314, donnent au fort qui se trouve à environ 60 m. de long sur 30 de large. Les murailles

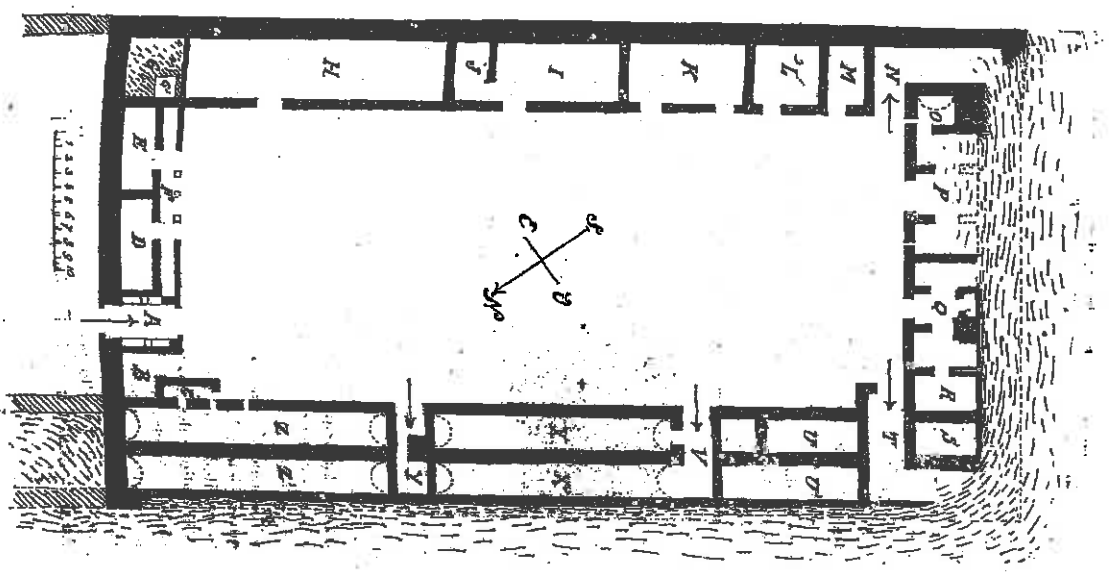


Fig. 3.

ses deux extrémités par deux murs antérieurs qui s'intervenaient au droit des portes. Un carré de murements subsistait antérieurement, semble destiné à supporter une colonne ou un poteau de bois et nous permet de restituer quatre baies occupant le milieu de la façade. Cette division du plan dans la profondeur au niveau du sol nous suggère l'idée d'une galerie sur laquelle s'ouvrent des chambres correspondant à celles du rez-de-chaussée.

Le sol de ces chambres est fait d'un enduit de chaux et de brique pilée. Les murs étaient également revêtus d'un enduit soigneusement lissé.

D'assez nombreux rondins de ihaya ont été trouvés dans les décombres. Certains pouvaient être royés dans les murs et jouer le rôle de longrines, mais la plupart servaient de poutrelles pour l'établissement des plafonds. Le soi-ci ne fait adopter le plan de ces salles de ces bois à sans doute C'est, comme on sait, le type qui prévalait dans les demeures musulmanes de Berbérie au cours des derniers siècles. Il est déjà en usage sans être systématiquement employé à la Qala Kalouan ont mis au jour un ensemble que l'on présume contemporain de notre qeoba. Les salles de dimensions très réduites sont disposées contre le mur d'enceinte et la largeur y est, comme ici, très nettement dominante. Toutefois l'antichambre (F) introduit un trait qui distingue nettement celles-ci et qui appelle d'autres comparaisons.

Ces *qubba* sont, nous le verrons, « antiques », faute de terme plus précis, semble plutôt avoir affecté l'allure d'un portique fermé à ses deux extrémités par deux murs de façade. Le portique fermé d'ombre en avant des deux salles qui s'ouvrent au fond. Cette face des bâtiments étant exposée au Sud-Ouest, une telle orientation, aux heures chaudes du jour, présentait quelque avantage. On peut se demander où l'architecte de la qeoba en a pris l'idée. Elle semble étrange à la tradition hellénistique

que caractérisait plutôt la cour centrale à péristyle, et l'on peut tenté d'en chercher les modèles en Orient. Certains plans de maisons toloboites de Fostat (IX^e siècle) présentent des portiques avec retranchements terminaux qui ne sont pas sans analogie avec celui que nous trouvons ici (1).

Le groupement de trois salles plus profondes que larges n'est pas toutefois absent de la qeoba restant. On la trouve sur le petit côté de la cour opposé à l'entrée. La seconde salle oblique médiane sépare deux logements contigus ; chaque logement est formé d'une chambre centrale (P et Q) dont la porte donne sur la cour et de deux chambres latérales. Ces chambres latérales, on pénètre dans une quatrième chambre (R et O) qui occupe, ainsi que celle qui lui fait pendant, l'extrémité de la façade.

Toutes ces chambres sont de dimensions peu différentes : la profondeur d'environ 4 m. 50 étant fixe, la largeur varie de 2 m. à 2 m. 50. Ce groupement symétrique de trois salles plus profondes que larges et communiquant entre elles, cette segmentation d'une salle assez vaste en trois parties, procédant peut-être elle aussi du désir de ne pas donner trop d'ouvertures aux murs soutenant la couverture, celle-ci pouvant consister en plafonds de rondins ou en voûtes juxtaposées. Une solution analogue se rencontre en Syrie dans le bain de Qopar Yama. Elle donne à la salle principale de cette construction omeyyade, malgré ses dimensions réduites, une belle silhouette architecturale. Nous ne prétendons pas que les chambres de la qeoba puissent rivaliser avec ces trois nefs très riches décorées de fresques. Cependant le plan de cette partie de notre ruine suggère quelque recherche d'appartenance et nous fait penser à des salles de réception. Le fond d'une des chambres médianes (O) est occupé par un singulier petit séchoir appuyé sur un mur très épais, très soigneusement construit, et solide. Le sol contenait d'épaisse couche de coquilles. Si nous n'avons pas affaire à un ramassement de déchets d'Abd al-Makar (ce qui, étant donné l'aspect de la construction, ne paraît pas probable)

(1) Voir Ali Bahgat Bey et A. Gabriel, *Portiques d'El-Boussat*. A Talmouch, la galerie précédait la salle de la grande porte, un fragment conservé de cette disposition.

faudrait-il voir là le foyer d'une cuisine permettant de préparer les mets servis aux hôtes de la qaqba.

La chambre amorce voisine de l'angle Sud était couverte d'une voûte en berceau et divisée dans sa hauteur par un plan plus de 1 m. 12, entre le plancher et la voûte 1 m. 40, réservée ou pour le couchage d'un gardien.

Si les logements aménagés le long des deux petits côtés de la cour semblent par leur échelle et leurs dispositions intérieures adaptées à la réception d'étrangers ou au séjour habituel de personnes attachées au service des indiens, les bâtiments qui bordent le grand côté Sud-Est ne sauraient convenir à un tel emploi. Ce sont cinq salles beaucoup plus vastes et de largeur assez curieusement décroissante du Nord-Est au Sud-Ouest. Toutes sont profondes de 4 m. 37, mais tandis que la première atteint 19 m. 56 de large, la dernière n'a plus que 3 m. 27. Une d'entre elles est munie de deux portes.

On ne peut douter que la citadelle des Rostemides ait possédé une garnison. Nous savons que du temps d'Abul-partoulare de l'Yrkân et de ses proches, Cas soldats, qui devaient être d'origine arabe, étaient tous montés. Abul-partoulare disposait également d'un corps de cavalerie. Il fallait loger troupes et montures. Nous imaginons que ces salles spacieuses de la face Sud pourraient servir de chambres et peut-être d'écuries.

Enfin le grand côté du rectangle opposé à celui-ci se présente également, en son état actuel, très différent de tous les autres. Il est occupé dans toute sa longueur par deux systèmes de galeries voûtées, deux suites de longues cellules juxtaposées est à 1 m. 90 en contre-bas du niveau de la cour. Le sol des locataires de la voûte émergeait d'environ 65 centimètres au-dessus de ce niveau, ce qui donnait aux locataires du premier système celui qui borde la cour — une hauteur approximative de 2 m. 65 sous ciel. Il semble que les voûtes du second système — celui qui longe le mur d'enceinte de la qaqba — fussent

semblaient plus basses ; mais des affaissements du terrain ont pu les faire varier.

A part trois ouvertures étroites — souterrains ou passages pour les hommes ou les objets — reliant en communication la première section des galeries (2) avec l'extérieur, on ne voit pas comment le jour pouvait pénétrer sous ces voûtes et en particulier sous celles qui bordaient le mur d'enceinte. Deux conduits avec escalier (Y et X) ou plan incliné devaient permettre d'y descendre de la cour.

L'utilisation de ces galeries voûtées ne peut faire de doute : ce sont des magasins, entrepôts de provisions de toutes natures nécessaires à la vie des habitants de la qaqba et qui étaient particulièrement utiles en cas de blocus, réserves pour les munitions et les armes indispensables aux défenseurs.

La division de ces sous-sols en deux systèmes contigus se justifie assez par les difficultés que présenterait l'établissement d'une voûte unique de grand rayon et par la recherche d'une solution plus simple. Ce genre de couverture semble d'ailleurs avoir été d'un emploi familier aux bâtisseurs de Thert. Thert dans la qaqba même qu'en dehors, des voûtes assez nombreuses ont subsisté. Ce sont uniquement des voûtes en berceau. Dans une cave encore très solide (?) le demi-cylindre de la voûte est soulagé par un mur percé d'un arc constituant une sorte de doubleau.

Arcs et berceaux sont formés par de grandes pierres plates épousées mais non taillées, d'environ 36 centimètres dans leur plus grande dimension, disposées par lits revestis et réunies par un bon mortier. Un blocage de moellons, dont l'épaisseur minimum est de 0 m. 25, charge l'extrados ; il permettait l'établissement du sol d'un étage supérieur.

L'usage de cintres de bois paraît probable dans la préparation de ces voûtes ; toutefois on note un procédé plus grossier employé pour la construction des arcs comme pour celle des berceaux. Des rondins de bois engagés dans les murs à leur réclombé forment une sorte de plancher qui supporte un blocage. Ce blocage, dont le sommet était arrondi, jouait le rôle de cintre temporaire, voire de cintre permanent, car ces derniers ven-

(52) Situés à l'Est de la qaqba, non loin des arcs.

Le temps où les Aghlabides de Kairouan s'efforcèrent d'implanter en Ifriqiya une civilisation inspirée de Bagdad, où les Omeyyades de Cordoue rêvent d'immigrés orientaux, où les beaux jours de Damas, on ne s'étonnera pas de voir les Rostamides de Thert habiter un château syrien.

Entre les Rostamides et les Omeyyades existaient d'ailleurs de curieux rapports d'amitié, qui peut-être se réclamaient d'une tradition ancienne, mais que, d'une part, le désir de défendre Cordoue de se ménager une clientèle en Berbérie, d'autre part le besoin des matières de Thert en Berbérie, contre les attaques des Aghlabides de Kairouan vassaux des Abbassides de Bagdad avaient contribué à resserrer. Le chroniqueur Ibn Haysân nous signale en l'an 325 (937) l'arrivée auprès de l'Omeyyade 'Abd er-Rahmân II de deux fils de 'Abd er-Rahmân le Rostamide, 'Enir de Thert et client futur, l'objet (29).

L'influence de la Syrie, patrie des Omeyyades est-elle en quelque manière chez les imâms de Berbérie fonction de ces relations politiques ? Il ne paraît pas absurde de le supposer. Rien d'étonnant non plus si le transfert des modes d'Orient au Maghreb s'accuse par un retard appréciable. L'art musulman de Berbérie a souvent un caractère archaïque. L'admirable chaire à prêcher de Kairouan, sculptée au IX^e siècle pour les Emirs Aghlabides, représente un stade nettement antérieur de l'art syrien.

Il est presque normal également que l'œuvre réalisée en Berbérie atteigne une allure moins riche, plus rustique et plus sommaire que les modèles orientaux qui l'ont inspirée. Un des motifs les plus remarquables et aussi les plus décevants de notre gâche de Thert est l'absence de tout décor. Les fouilles de la ruine ou les recherches et aussi les plus décevants ville n'ont amené jusqu'ici la trouvaille d'aucun fragment de chapiteau, de panneau ou de frise portant une sculpture ou une peinture quelconque.

(29) Voir *Le Livre de l'Architecture*, Histoire de l'Empire musulman, t. 1, p. 171.

De cette sobriété, pour ne pas dire de cette indigence, trois explications se présentent à l'esprit. En premier lieu, la situation géographique de Thert, son isolement au cœur d'un pays que n'a pas encore touché la civilisation musulmane. Cette explication n'est qu'en partie recevable. Thert n'était pas, tant s'en faut, peuplée seulement de Berbères ; des éléments immigrés y figuraient en grand nombre ; gouvernée par des Persans, elle comptait notamment une élite venue de l'Iraq dont on nous vante la culture.

Le caractère militaire de la gâche, le rôle militaire qu'elle était appelée à jouer justifierait mieux l'absence de toute parure, au moins pour ce qui est de cet édifice, seul étudié jusqu'ici. Les ribâts d'Ifrîqiya, monastères fortifiés de la côte tunisienne, sont fort peu décorés, mais ils le sont cependant. Pour enrichir l'entrée du ribât de Soussa, les constructeurs musulmans ont emprunté linteaux et consoles à des monuments païens ou chrétiens du pays. On peut admettre que les bâtisseurs de notre gâche eussent trouvé difficilement des ressources semblables en Maghreb central ; mais il est très possible qu'ils aient satisfait au désir de leurs maîtres en s'abstenant d'y recourir. L'embellissement des façades ou des intérieurs ne convenait guère à ces imâms Rostamides, qui faisaient profession de rigorisme et de détachement des biens de ce monde. Tout décor eût trahi des besoins superflus. L'idée que les chroniqueurs nous ont donnée de leur austérité peut-être s'accroît de ce dénuement.

À défaut de décor sculpté ou peint dont nous espérons à tort des enseignements relatifs à la civilisation de Thert, les fouilles et plus encore les recherches sur le site de la ville ont procuré un certain nombre de débris céramiques dont il est possible de tirer quelques indications.

Parmi ces modestes trouvailles, une mérite d'être tout d'abord signalée. C'est un conglomérat de fragments de polychrome, colorantes et collées ensemble par fusion et qui est évidemment un débris de four. Il atteste — ce qui ne saurait

nous surpris — que Thert avait ses ateliers de céramique et fabriqué la vaisselle dont elle avait besoin (29).

Cette vaisselle est en général fort primitive. La poterie blanche mais non émaillée, s'y rencontre plus souvent que la faïence, où l'émail sert de support à un décor tracé au pinceau. Cette poterie ne présente guère que des décors tracés au pinceau, soit sur le plateau du tour, appuyé sur la pièce, soit sur un outil taillé en peigne, appuyé sur la pièce, soit une ligne continue ou plusieurs lignes parallèles, droites ou ondulées, selon que la main qui tenait l'outil fut immobilisée ou balancée de haut en bas. Le décor le plus fréquemment exécuté par ce procédé comporte des sortes de godrons horizontaux juxtaposés sur le flanc des vases. Parfois un bourrelet saillant évasé régulièrement avec le doigt de distance en distance, engendre une mouleure sommairement dessinée. Les potiers de Thert s'en tiennent à ces procédés élémentaires; ils ignorent l'emploi des matrices à estamper et du dessin sigillé (30). Un seul fragment de ce dernier genre a été découvert jusqu'ici.

Parmi ces poteries, il en est de fort grandes. Un rebord supérieur de terre épais de 7 cm. devait mesurer près de 50 cm. de diamètre. La plupart sont des vases de moyenne ou de petite dimension, carènes ou évasés. Un joli couvercle de gargarite (?) s'orne d'un haut bouton curieusement mouluré.

Outre ces vases façonnés au tour, les ruines ont fourni quelques fragments d'objets modelés découpés et même repoussés à l'outil de métal. Le décor de l'un d'eux rappelle beaucoup celui des bois kabyles. Le bord d'une petite vasque robuste braser.

Les pièces revêtues d'émail sont fort peu nombreuses. L'émail vert a servi pour des vases, pour des lampes portatives à long bec ou pour celles dont la cuve à bords rentrés

(29) M. P. Cadoux a bien voulu faire don au Musée de la poterie de Thert. (30) Seulement la poterie qui avait recollé sur le site de Thert, les pièces sont-elles employées pour couvrir des points régulièrement espacés.

surmonte un pied cylindrique et un plateau servant de base. L'émail stannifère blanc n'apparaît que dans un fragment de plat, dont le revers porte une couverture ocre. Le décor peint sur blanc se compose de traits et de triangles noirs.

L'émail ocre, translucide et presque vitreux semble d'un usage plus fréquent. Il sert de fond à des taches vertes et à des traits bruns noirs à l'oxyde de manganèse. Enfin le même brun a servi pour décorer le col d'un vase de larges filets peints sur engobe.

Cette peinture sur engobe, l'absence de poteries à décor estampé et, pour la faïence, l'indigence de la palette, qui ne connaît que le vert et le brun imprimant à la céramique de Thert un caractère très primitif. Elle s'apparente assez nettement à celles qui furent trouvées à Abbassya près de Kairouan et à Negrine au sud de Tébessa et qu'il est permis de considérer l'une et l'autre comme datant du IX^e siècle. Ces modestes documents, dont il serait sans doute facile d'accroître le nombre, confirment donc l'ancienneté des ruines et l'arahabisme de la civilisation qui florissait dans Thert (31).

G. MARCAIS et A. DESSUS-LAMARE.

(31) Nous avons trouvé chez M. Hognah, administrateur de la commune mixte, et M. Cadoux, directeur du Service des Antiquités, les plus anciens et les plus précieux.